Document généré le 6 juil. 2025 02:30

Recherches féministes

Roberta Mura (dir.) : *Un savoir à notre image? Critiques féministes des disciplines*

Marguerite Andersen

Volume 5, numéro 1, 1992

Des femmes de la francophonie

URI : https://id.erudit.org/iderudit/057682ar
DOI : https://doi.org/10.7202/057682ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)
1705-9240 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Andersen, M. (1992). Compte rendu de [Roberta Mura (dir.) : *Un savoir à notre image? Critiques féministes des disciplines*]. *Recherches féministes*, *5*(1), 183–186. https://doi.org/10.7202/057682ar

Tous droits réservés © Recherches féministes, Université Laval, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Comme on peut le constater, même si à la lecture de ce livre les anthropologues et les sociologues se retrouveront en compagnie d'auteures et d'auteurs connus et de thèmes familiers, la portée des questions théoriques et épistémologiques qui y sont traitées déborde amplement le cadre de ces deux disciplines. Quelle féministe ne s'est pas trouvée un jour à court d'arguments devant des discours biologisants ou fonctionnalistes, des accusations d'ethnocentrisme ou la négation de l'oppression des femmes sous prétexte que celles-ci tirent certains « avantages » de leur situation ? De plus, alors que les forces de droite reprennent de plus belle leurs luttes contre l'avortement, on assiste actuellement à un inquiétant retour de balancier par lequel certaines féministes en viennent à adopter des positions essentialistes, à revendiquer la différence, bref les assises idéologiques mêmes de l'opppression des femmes, objets des premières luttes et des premiers textes théoriques féministes dans les années 1960. Ce livre de Nicole-Claude Mathieu arrive donc à point. Les analyses critiques et en profondeur de l'auteure, échelonnées sur les deux premières décennies de recherches féministes, rappellent, exemples à l'appui, que, pour éviter de reproduire les idéologies oppressives du passé, il faut en conserver lucidement à la mémoire les conséquences théoriques, épistémologiques et surtout politiques, à la fois pour les femmes et pour la connaissance scientifique.

Je ne voudrais pas, cependant, conclure sans préciser que la lecture de ce livre est loin d'être aride, même si, je le reconnais, le texte est « tricoté serré », comme on dit au Québec. C'est qu'à la rigueur de la démonstration, l'auteure allie une passion profonde pour la cause féministe et, parfois, un humour caustique, décapant, comme on dit encore au Québec. Cette passion et cet humour se manifestent non pas par une inflation verbale mais, au contraire, dans un choix, une précision et une économie exemplaires des mots. Tout en déplorant que l'ignorance du français et/ou le sectarisme — pour ne pas dire l'arrogante suffisance — empêchent beaucoup de féministes anglophones de tirer profit d'une contribution théorique aussi importante (comme d'ailleurs de la contribution des féministes matérialistes françaises et francophones en général), on ne peut que se réjouir, encore une fois, que le premier ouvrage publié dans la collection « Recherches » de la maison côté-femmes (qui promet pour bientôt un livre de Colette Guillaumin) soit ce recueil de travaux de Nicole-Claude Mathieu.

Huguette Dagenais
Département d'anthropologie
Université Laval

Roberta Mura (dir.) : *Un Savoir à notre image ? Critiques féministes des disciplines.* Montréal, Éd. Adage, 1991, 296 p.

Pour faire le bilan de l'influence que le féminisme et la critique féministe ont pu exercer sur le savoir, ce livre multidisciplinaire examine une variété d'exemples d'interactions entre le féminisme et quinze disciplines.

Il est toujours difficile de faire la recension d'un ouvrage rassemblant plusieurs textes. Il faut, d'un côté, rendre justice à chacun d'eux et, de plus, faire la critique de l'ensemble. Une remarque générale s'impose : il est effarant de voir

combien d'ouvrages américains figurent dans les bibliographies de ces écrits. Notre féminisme serait-il un féminisme importé des États-Unis ? Et une autre, plus positive : *Un Savoir à notre image ?* se distingue par sa clarté, sa lisibilité et par son ton ouvert, raisonnable, modéré même.

Deux articles portent sur la *littérature*. Jeanne Lapointe regrette que l'enseignement de la littérature soit encore majoritairement masculin et concentré en grande partie sur la théorie de la littérature. C'est là une approche qui favorise la fameuse et pourtant fausse objectivité de l'historien. Lori Saint-Martin affirme que l'institution littéraire, au Québec, craque de partout, grâce au travail des lettrées féministes, mais que la critique au féminin demeure toujours marginale.

Roberta Lamb perçoit, en *musicologie,* une forte résistance aux idées féministes et même à la présence de musicologues femmes. Elle note qu'un ouvrage écrit par une littéraire, *L'Opéra ou la défaite des femmes* de Catherine Clément (1979), est devenu l'emblème de la critique musicale féministe, en Amérique du Nord. Pour arriver à faire une critique plus purement musicale, il faudrait, selon R. Lamb, commencer par abandonner le critère traditionnel de la transcendance pour le remplacer par celui du désir. Dans un deuxième temps, il faudrait examiner de près les stratégies des musiciennes qui tentent de déconstruire les conventions musicales. Elle cite l'exemple de la critique musicale féministe-lesbienne.

Lucille Roy Bureau nous rappelle d'abord le « *Taceat mulier de muliere* » – « que la femme se taise au sujet de la femme » de Nietzsche et affirme que le discours théorique sur le *développement moral* s'est toujours pensé au masculin. Il reste, par conséquent, incomplet sinon faux. Freud n'a jamais pu répondre à sa propre question, « Mais que veulent donc les femmes ? » ; Piaget s'est concentré sur les jeux des garçons ; Erikson voit l'adolescente qui attend l'homme pour pouvoir se définir, Kohlberg se base sur une moralité faite de règles et de droits. Lucille Roy Bureau passe alors à l'analyse des travaux de Gilligan, Noddings et Lyons, introductrices de la notion du Care (morale de la Sollicitude) qui insiste sur la *différence* des femmes. La chercheuse regrette de voir que les théories et pratiques pédagogiques, au Québec, ne tiennent pas compte de l'approche de la sollicitude.

Olga Eizner-Favreau récapitule, dans « La Psychologie face à l'Égalité et l'Équité entre les sexes », les principales étapes des questions féministes dans le domaine de la *psychologie,* au Canada. Celle-ci demeure, malgré moult recommandations et résolutions, foncièrement sexiste. Personnellement, je crois que la dénonciation des abus sexuels, à laquelle procèdent de plus en plus de femmes, finira par changer cet état de choses. Et cette dénonciation est bien le résultat du travail féministe, dans tous les champs du savoir. Mireille Saint-Onge en reconnaît l'importance dans sa contribution, « Psychothérapie et féminisme : du défi à la récupération ». Elle souligne également le progrès que la thérapie féministe a provoqué en faisant reconnaître le lesbianisme comme une réalité. Dans « Le Meurtre de la mère dans l'inconscient de la psychanalyse ? », Isabelle Lasvergnas met en garde contre un gynécocentrisme symétrique au phallocentrisme.

« Parcours et paradigme de la perspective féministe en service social », par Geneviève Martin, fait le compte rendu de quatre textes qui illustrent l'apport du féminisme à la pratique du *service social.* Notons que G. Martin dénonce ici

Lionel Groulx (1985) qui voit derrière le discours féministe une stratégie visant à redorer le blason d'une profession féminisée, donc moins respectée.

Ann Robinson distingue entre égalité formelle et égalité réelle, dans « Quand le féminisme ébranle le droit »; elle retrace l'évolution du *droit* des femmes au Québec et examine la réalité quotidienne de celles-ci en se référant à certains cas et jugements. Elle recommande des cours de formation sur le sexisme, pour les juges, en attendant que plus de femmes accèdent à la magistrature et que la justice devienne une réalité.

Marie Gratton Boucher salue le regard neuf que les femmes posent sur la *théologie* et en donne deux exemples : elle rappelle que le jeune Augustin pratiquait une méthode de contraception fondée sur l'observation du cycle menstruel de la femme, avant d'élaborer sa théorie du mariage axée sur la procréation. Elle fait remarquer ensuite que la clôture des monastères masculins empêchait les femmes d'y entrer alors que celle des monastères féminins visait à enfermer les femmes.

« Les historiennes refont-elles l'histoire », demandent Denise Angers et Christine Piette, tout en analysant les raisons de l'intérêt précoce et continu des femmes pour cette branche du savoir. Elles retracent l'évolution du travail des femmes, allant jusqu'à la transformation et la redéfinition de l'*histoire*. C'est de toute évidence la durée de l'intervention féministe qui a permis un tel progrès. D'autres disciplines ont tardé à susciter l'intérêt des féministes et sont, pour cela, encore moins influencées.

En *économie,* la visibilité des femmes s'est accrue du fait de leur visibilité sur le marché du travail et des pressions féministes. Michèle Pujol discerne un sexisme simplificateur dans les théories économiques, un androcentrisme accompagné de racisme et de préjugés de classe. Les critiques féministes de cette discipline se trouvent devant une tâche bien ardue.

Il en va de même pour les féministes en *architecture,* affirme Denise Piché. Aucun nom de femme n'est cité dans les histoires de l'architecture et la situation actuelle des femmes architectes n'est pas reluisante, même si Pauline Roy-Rouillard, première Québécoise à obtenir son diplôme (1941), a existé, même si Blanche Lemco van Ginkle, formée à l'étranger, a pu exercer une forte influence sur l'architecture de Montréal et est devenue directrice de l'École d'architecture de l'Université de Toronto. Orientée vers la pratique, désireuse d'abolir la séparation du public et du privé (cité-banlieue), la critique féministe de l'architecture vise une profession sans vedettariat, un travail collectif, proche des usagers.

Micheline de Sève et Diane Lamoureux expliquent le sexisme de la *science politique* par son omission de penser les rapports entre les sexes comme rapports de pouvoir. Elles font la critique des théories de Jean-Jacques Rousseau, de Stuart Mill et de Karl Marx, qui ont institué l'assujettissement du privé au politique. Et, reprenant la remarque de Jeanne Lapointe, elles dénoncent l'objectivité du savoir, prétexte pour empêcher la recherche critique et la recherche-action.

Les théories biologiques rivalisent en misogynie avec celles d'Aristote et sont souvent le résultat d'un manque de rigueur ou même d'une fraude sexiste. Comme la *biologie* est située entre les sciences humaines et les sciences pures, elle a servi à justifier la soi-disant infériorité des femmes. Lucie Dumais et Karen

Messing passent en revue les batailles qu'ont livrées les biologistes féministes et font ensuite l'inventaire des outils de recherche que celles-ci ont empruntés aux sciences sociales, au grand déplaisir de leurs collègues masculins, savants impartiaux et éloignés de toute action.

Passant des sciences humaines et sociales aux *sciences pures,* Roberta Mura traite de l'incidence de l'imaginaire sur celles-ci, analyse leurs métaphores souvent sexuées, souligne que c'est Descartes qui, en déclassant la Nature d'animée à inanimée, a effacé son image féminine, plus accueillante, et voit la métaphore de la science, par exemple les images terrifiantes de Bacon, comme menant à une réelle violence, que ce soit celle contre les femmes ou celle contre l'environnement.

En collaboration avec Christine Klein-Lataud, je viens moi-même de rassembler les textes d'un ouvrage collectif (*Paroles rebelles*, Éditions du remue-ménage, 1992) issu d'un atelier de l'Association des professeurs de français des universités et collèges canadiens (APFUCC). Je sais par conséquent quel travail Roberta Mura a accompli en rassemblant les textes de *Un Savoir à notre image ?* Nous lui en sommes reconnaissantes. En plus d'une introduction très claire et de sa propre contribution sur les sciences pures, elle fait dans une conclusion générale la somme des points essentiels des quinze textes. L'oubli de la femme, son engouffrement dans l'Homme, versions caricaturales ou stéréotypées de *la* Femme, la femme responsable de tous les maux (ce qui équivaut à négliger, à inventer et à infériorisier les femmes), ce sont là les pires péchés du savoir patriarcal, un savoir que les féministes analysent, mettent en question, et tentent de transformer.

Toutes les auteures, note Mura, voient le danger d'un savoir féministe dogmatique qui ne serait pas non plus à l'image de la société. Ce qu'elles exigent, c'est un savoir non sexiste, un savoir qui, comme le disait Jacqueline Feldman en 1980, sert la sagesse. C'est, au fond, une exigence raisonnable et même réconciliatrice. Il faut espérer que nos collègues masculins s'intéresseront, eux aussi, à ce livre et le feront connaître à leurs étudiantes et étudiants.

Marguerite Andersen
Chaire d'études féministes (1987-1989)
Université Mont Saint Vincent

Normes et marginalités. Comportements féminins aux 19e et 20e siècles. Actes du colloque tenu à l'Université Libre de Bruxelles, les 11-12 mai 1990, Bruxelles, 1991.

L'analyse de divers aspects de la vie des femmes, constitués en comportements marginaux, pour ensuite organiser leur transformation en comportements conformes, au XIXe siècle, voilà ce dont nous entretiennent les actes du colloque international *Normes et marginalités. Comportements féminins aux 19e et 20e siècles,* organisé à l'Université Libre de Bruxelles, en mai 1990. En inventoriant les discours (juridiques, pédagogiques, moraux, littéraires) à partir desquels s'est construit l'idéal type bourgeois de classe et de sexe comme nouvelle norme sociale, les historiennes nous montrent à quel point les comportements féminins sont toujours renvoyés à une double marginalité (comprendre marginalité au sens d'« être en marge de »). La première, implicite,